

# PRIX LITTÉRAIRE SPG

PAR CHRISTINE ESSEIVA

**Les membres du jury** (de droite à gauche) :

- Monsieur Pascal Couchepin**  
Ancien Conseiller fédéral, Membre d'honneur
- Madame Hélène Leibkutsch**  
Vice-présidente de la Société de Lecture de Genève  
et Présidente de la Commission de lecture
- Madame Mania Hahnloser**  
Présidente d'honneur de l'Alliance Française de Berne
- Madame Isabelle Falconnier**  
Présidente du Salon du livre et de la presse de Genève
- Madame Christine Esseiva**  
Responsable des publications SPG
- Monsieur Thierry Barbier-Mueller**  
Administrateur délégué de la  
SOCIÉTÉ PRIVÉE DE GÉRANCE et éditeur



## –Thierry Barbier-Mueller, pourquoi un Prix littéraire SPG ?

–Rappelons qu'il s'agit de distinguer la première œuvre littéraire publiée d'un auteur romand, chez un éditeur suisse. Un faisceau de raisons explique ce choix : le Groupe SPG est attaché à l'écrit, au texte et aux publications. Nous sommes également attachés à la création artistique, sous sa forme plastique mais aussi littéraire. Et en récompensant un premier livre, nous voulions aussi encourager, honorer la prise de risques d'une vocation naissante, que nous honorons par notre propre prise de risques (en d'autres termes, il n'a jamais pour nous été question de créer un prix qui serait le « simple » couronnement naturel d'une carrière confirmée). Ensuite, entreprise familiale romande nous-mêmes, il nous plaît de soutenir les maisons d'édition

suisse, entreprises souvent petites par la taille mais importantes par le rayonnement, qui exercent avec passion un métier exigeant dans un marché difficile.

Les membres de notre jury méritent une mention particulière : leurs compétences en font des personnalités sur-sollicitées et occupées ; ils ont tous adhéré à titre bénévole, s'engageant à lire attentivement et dans un délai relativement court tous les ouvrages sélectionnés. Pour conclure, de chaleureuses félicitations à Damien Murith pour son livre qui témoigne d'un grand respect du lecteur : pas un mot inutile, tout le texte a été pensé, travaillé, taillé et retaillé, pour ne laisser que l'essentiel, l'indispensable, avec beaucoup de poésie et une grande intensité dramatique. Le résultat est d'une densité stupéfiante. ■

## Les finalistes du Prix littéraire SPG 2014

Le Prix SPG récompense une première œuvre littéraire d'un auteur romand (roman, nouvelle), rédigée en langue française, éditée par une maison d'édition suisse, et parue entre le 1<sup>er</sup> février 2013 et le 31 janvier 2014. Ce prix a pour but de promouvoir la création littéraire romande et sa diffusion, d'encourager de nouveaux auteurs romands, et de soutenir l'édition romande et ses acteurs. Le Prix SPG est doté d'un montant de CHF 5 000.– (cinq mille francs).

[www.prixlitterairespg.ch](http://www.prixlitterairespg.ch) – [prixlitterairespg@spg.ch](mailto:prixlitterairespg@spg.ch)



**Sibylle. Une enfant de Silésie**  
Bettina Stepczynski, Ed. D'autre part



**Ils sont tous morts**  
Antoine Jaquier, Ed. L'Âge d'Homme



**La lune assassinée**  
Damien Murith, Ed. L'Âge d'Homme

# DAMIEN MURITH, LE TAILLEUR DE TEXTE

PAR CHRISTINE ESSEIVA



▲ **Damien Murith**, lauréat du Prix littéraire SPG 2014.

DAMIEN MURITH COMPOSE SES TEXTES COMME UN TAILLEUR DE PIERRE, AVEC AUTANT DE DOUCEUR QUE DE FERMETÉ. S'IL S'ÉLOIGNE UN TEMPS DE SON SUJET, IL Y REVIENT PLUS TARD POUR EN SUPPRIMER TOUT LE SUPERFLU ET EN LISSER LES ASPÉRITÉS. IL TOURNE AUTOUR DE L'ŒUVRE POUR EN VÉRIFIER LA FORCE, LE RYTHME ET LA SENSUALITÉ. SCULPTÉE AU PLUS JUSTE PAR L'AUTEUR, « LA LUNE ASSASSINÉE », PREMIER ROMAN PUBLIÉ DE DAMIEN MURITH, REMPORTE LA PREMIÈRE ÉDITION DU PRIX LITTÉRAIRE SPG. L'ŒUVRE, TOUT ENTIÈRE RÉFLÉCHIE ET MAÎTRISÉE, SOULIGNE AUTANT LA FRAGILITÉ DE LA VIE QUE SA BRUTALITÉ. INTERVIEW.

– Damien Murith, vous êtes le lauréat du Prix littéraire SPG 2014 pour votre premier roman, *La lune assassinée*. Quel est votre sentiment ?

– C'est une reconnaissance de mon travail. Le plaisir est immense. Déjà le livre avait été bien accueilli par la presse lors de sa sortie, ce qui m'avait fait très plaisir à l'époque. Et aujourd'hui le prix ; un moment de grand bonheur, une grande fierté. Cela ne veut pas dire que c'est le meilleur roman mais peut-être celui qui a le plus touché.

– Quand est né votre amour pour l'écriture ?

– Enfant, je n'aimais pas trop étudier mais, en revanche, j'aimais beaucoup écrire. Et puis à 16 ans, j'ai découvert un livre de Jacques Prévert, par hasard, sur le bureau de ma mère. Mes parents sont enseignants. Jusque-là la littérature me semblait inaccessible. Mais avec Jacques Prévert, c'est devenu moins compliqué, j'ai écrit en l'imitant puis j'ai travaillé mon propre style. Il m'a donné le goût de l'écriture. J'ai rédigé des poèmes, des nouvelles, mais jamais dans le but de les publier, seulement par amour de l'écriture. Après, je me suis rendu compte que j'aimais l'acte d'écrire. C'est devenu un jeu.

– Comment viennent les idées ?

– Subitement, ou plus lentement, par exemple en marchant. J'habite une maison perdue dans la forêt dans le canton de Fribourg, je marche énormément, et c'est souvent à ces moments-là que me viennent les idées. Je rentre chez moi et je me mets devant mon ordinateur. Je peux écrire de longues heures sans m'arrêter. L'écriture n'est pas une discipline que je m'impose chaque jour ; elle doit rester un plaisir. Ce ne peut être une obligation, une contrainte.

– D'où vient l'inspiration ? Vos affinités littéraires ?

– *Les noces barbares* de Yann Queffelec fut un électrochoc ►►

parce qu'on est au cœur de la noirceur. Et puis il y a eu John Steinbeck avec *Des souris et des hommes*, *Les raisins de la colère*, auteur majeur à mes yeux. Aussi *Germinal* de Zola, *La route au tabac* ou *Le petit arpent du Bon Dieu* d'Erskine Caldwell. Hemingway évidemment, beaucoup de romans policiers, *Chronique d'une mort annoncée* de Gabriel García Márquez, *Colomba* de Prosper Mérimée. Dans ces récits, on a l'impression qu'un couteau va jaillir à chaque instant. On y voit le réel de la jalousie, de l'amour destructeur, de la souffrance, de la maladie. Et puis il y a Céline, à l'écriture si originale.

–Qu'est-ce qui fait qu'un jour on décide d'envoyer son manuscrit à un éditeur ?

–La quarantaine sans doute ! Plus sérieusement, ma passion c'est l'écriture, la lecture. Un jour, je me suis dit : essayons d'aller un peu plus loin. J'ai alors envoyé mon manuscrit à trois éditeurs, deux parisiens et un romand. L'Age d'Homme m'a répondu favorablement.

–*La lune assassinée*, l'histoire : Un couple, une belle-mère, meurtris par la mort d'un enfant, milieu ouvrier, paysan, dans un village de campagne, première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout est dit ?

–Oui, je n'ai pas voulu en dire plus et je ne veux pas en rajouter. Nous sommes dans la campagne profonde, celle que j'ai dans la tête, celle que j'aime, avec des personnages en noir et blanc. Au fond, ce n'est pas l'histoire en elle-même qui m'intéresse le plus mais le style, l'écriture, le rythme, la musicalité des mots.

–Et les personnages ?

–A travers eux, je ne cherche pas à dépeindre ou à critiquer la société. J'ai voulu un huis clos avec des personnages qui vivent ensemble ; le couple m'a toujours fasciné, ces familles repliées sur elles-mêmes au contact de la vie,

d'un drame et voir comment ce groupe va se composer ou se décomposer. Tous les personnages sont entiers,

**« AU FOND, CE N'EST PAS L'HISTOIRE  
EN ELLE-MÊME QUI M'INTÉRESSE LE PLUS  
MAIS LE STYLE, L'ÉCRITURE, LE RYTHME,  
LA MUSICALITÉ DES MOTS. »**

bien tranchés, burinés, poussés à l'extrême, sans jamais tomber dans la caricature.

–*Pierre et Césarine, un couple qui fait froid dans le dos ?*

–Césarine est le personnage central ; elle voue un amour total à « son homme ». Elle a perdu son enfant, certes, mais le plus important pour elle, aujourd'hui, c'est son mari. Au fond, Pierre est presque plus touché par le drame que Césarine et, pour supporter ce drame, il s'est laissé posséder par la Garce. En vérité, il se noie et s'alcoolise de cette femme pour oublier le reste. Et Césarine justement fait partie du reste. Pierre n'est pas un mari volage. Il n'exprime aucun reproche. Il n'a pas de haine. Il a de l'indifférence. Ce qui est encore plus destructeur pour Césarine. Pierre se laisse aller, comme un radeau à la dérive. Jusqu'au moment où la Garce le quitte, et c'est à ce moment-là que Pierre ressent la perte ; il crie le nom de l'enfant, « c'est comme si son cœur s'était pris dans les ronces ». Il patauge, c'est la fin de tout, on va vers le néant.

–*Et la fin ? Il reste des mots en suspens, non ? Des non-dits ?*

–J'ai voulu laisser une part de mystère, il n'y a pas de fin nette, je voulais que le livre se prolonge un petit moment et hante le lecteur. A la fin, Césarine n'a plus de raison d'être. Parce qu'à

la campagne, à cette époque, on ne part pas. Elle va jusqu'au bout de son désespoir, de son amour ; elle se suicide.

– *La lune assassinée, une œuvre d'art totale ? L'histoire, le style, la couverture, le papier, le format, tout est taillé sur mesure comme un sculpteur affairé sur son bloc de marbre, qui ajuste au plus près et mesure chacune de ses interventions pour traduire les sentiments, les intentions.*

– Oui, c'est juste, tout est voulu, pensé, dans ce livre, jusqu'à la couverture, la mise en pages, le papier, tout devait être impeccable. J'ai aussi choisi une œuvre de Modigliani, un peintre que j'affectionne tout particulièrement. J'ai opté pour cette œuvre même si elle n'est pas très connue mais elle incarne si bien Césarine. Pour Pierre, j'aurais plutôt choisi un Schiele. Mais je tenais à ce que Césarine, seule, soit présente sur la couverture.

– « Césarine prie, mais Dieu n'existe pas », Césarine a-t-elle renoncé à sa foi ?

– Césarine ne croit plus car, pour elle, Césarine se sent abandonnée de Dieu. Dieu était absent lors du drame. Toutefois Dieu est bien là dans l'histoire, parmi les villageois. La Vieille, elle, y croit ; ce qui ne l'empêche pas de laisser « pourrir son âme ».

– *Le sublime dans ce roman, c'est le style. Etouffant, accablant. Qu'avez-vous souhaité traduire ?*

– On ouvre des fenêtres, on se retrouve en position de voyeur et on regarde ce qu'il y a à l'intérieur de la maison. Lorsque les volets sont clos, il se passe encore des choses mais quoi on l'ignore. On découvre par flashes les divers moments de cette histoire. C'est comme lorsqu'on feuillette un album de famille avec des photos en noir et blanc. Il fallait trouver une manière d'écrire qui soit en adéquation avec ce voyeurisme. En plus, je voulais donner un maximum d'informations avec un minimum de mots. Pour cela, j'ai utilisé beaucoup d'images. J'ai

choisi mes mots avec soin. Par exemple, lorsque j'écris « les gifles ivrognes », j'évoque en faisant l'économie de longues phrases la brutalité envers ses enfants d'un père alcoolique. Je laisse au lecteur le champ libre ; à lui d'imaginer la scène. J'ai mis parfois des semaines pour une phrase, un mot ; je me levais la nuit pour savoir si je devais retenir tel mot plutôt qu'un autre, mettre une virgule ici ou là ; ce fut un vrai travail de composition et de patience.

– *Que va changer cette récompense dans votre vie ?*

– Rien, je l'espère. Je désire rester comme je suis dans la vie, c'est-à-dire un peu en retrait, garder ma part de mystère, et surtout ne pas être happé par une éventuelle popularité qui me semble parfois un peu futile.

– *Avez-vous un autre roman en préparation ?*

– Oui, c'est de nouveau l'histoire d'un couple. Dans mon prochain roman, je veux privilégier un texte court même si cela peut desservir la spontanéité de l'écriture. Toujours ma préférence pour la poésie !

– *Des conseils à de jeunes auteurs ?*

– Difficile de donner des conseils, j'ai encore tellement à apprendre moi-même. Disons qu'il faut écrire ce qui nous plaît, et lire, lire encore. Et, parfois, ne pas hésiter à donner la priorité à l'écriture, à la poésie, quitte à délaisser un peu l'histoire elle-même.

Une heure à peine après avoir commencé la lecture de *La lune assassinée*, premier roman de Damien Murith, on le referme. Entre les mains, le livre a pris de l'épaisseur, de l'espace. Il a pris forme. S'ensuit alors une profonde respiration ; on reprend ses esprits. Demain seulement, le livre rejoindra la bibliothèque. Ce soir, Césarine reposera en paix sur la table de chevet. ■